



# AU DESSUS DES CHOSES, LE NÉANT

Nichita Danilov

TEXT

archives équivalences

poèmes

2003



ORIGINAL EDITION: NICHITA DANILOV & EMANOIL MARCU (tr.)

- **Deasupra lucrurilor, neantul – Au dessus des choses, le néant**
- AXA, Botoşani (Romania) 1997 [ISBN 973-9260-12-8]

PRESENT EDITION: EM. MARCU & ADRIAN REZUŞ (eds.)

© 1997–2003 NICHITA DANILOV (Jassy, Romania) [TEXT]

© 1997–2003 EM. MARCU (Botoşani, Romania) [TRANSLATION]

© 2003 **ÉQUIVALENCES** [PDF $\LaTeX$  – HYPERSCREEN]

**This electronic edition is a *non-profit* publication**

**produced by PDF $\TeX$  14.H &**

**created by  $\LaTeX$  2 $\epsilon$  with HYPERREF & HYPERSCREEN**

PDF $\TeX$ 14.H © 2001 HÀN THẾ THÀNH

$\LaTeX$  2 $\epsilon$  © 1993–2001 THE  $\LaTeX$ 3 PROJECT TEAM *et al.*

HYPERREF © 1995–2001 SEBASTIAN RAHTZ

HYPERSCREEN © 2001-2002 ADRIAN REZUŞ [based on PDFSCREEN]

PDFSCREEN © 1999–2001 C. V. RADHAKRISHNAN

TYPESET BY ROMANIAN $\TeX$  © 1994–2001 ADRIAN REZUŞ

PRINTED IN THE NETHERLANDS – MARCH 30, 2003



## Nichita Danilov

DEASUPRA LUCRURILOR, NEANTUL  
AU DESSUS DES CHOSES, LE NÉANT

Axa  
Botoșani, 1997





## Le néant

Il avait fait un trou dans le ciel  
à travers duquel il parlait au néant.

Il criait : Qu'est-ce que le mal ?  
la vérité? le bien?

Trois jours après arrivait la réponse :  
un éclat de rire  
aigu suivi de petits gloussements.

Il demandait : Qu'est-ce que la sagesse ?  
l'amour? et l'âme?

Trois jours après arrivait la réponse :  
un bêlement aigu de bouc  
suivi de caquetages  
de cheval, de grognements de boeuf  
de coassements de chien et d'autres encore.  
... Il demanda : Qui es-Tu?



Trois jours après arriva la réponse :  
un bêlement aigu de bouc  
suivi de caquetages de cheval,  
de coassements de chien, de grognements de cochons,  
de miaulements de bœuf et d'autres encore.





## Blanc

Sur une colline blanche j'ai bâti une maison rouge.  
Je l'ai peinte en rouge à l'extérieur. En rouge à l'intérieur.  
Exsangue, je regarde ma main.  
Avec les ongles, j'ai griffé au mur :  
« Celui qui arrive est plus fort ! »

Sur une colline blanche j'ai bâti une maison rouge.  
Celui qui arrive est plus fort !



## Le rêveur

Au bout de son rêve, il y a le rêveur.  
Les yeux fermés, il rêve  
qu'il a les yeux fermés et qu'il rêve.

Autour de lui s'étend un pré, froid et triste.

Il est couché sur le pré froid et il rêve.  
Devant lui passe une femme qui chante.  
Lui, les yeux fermés, rêve la femme qui passe et chante.

Ses cheveux sont noirs.  
Ses yeux sont noirs également.  
Son visage pâle et triste,  
le corps élancé.

Elle passe et chante.

Lui, les yeux fermés, rêve



ses cheveux noirs, ses yeux noirs. Son visage pâle et triste.  
Son corps élancé.

Elle passe et chante.





## Le visage

Tu frappes l'eau avec tes poings,  
mais tu ne touches pas ton visage.  
Tu plonges tes mains dans l'eau  
mais tu ne touches pas ton visage.  
... Comme une pièce de cuivre, il glisse  
lentement, de plus en plus profondément.



## Champ de cendre

Je jette les dés sur le corps d'une femme  
et je perds. Ainsi son corps  
se couvre-t-il doucement de cendre.  
Elle me regarde et pleure.

Elle couvre sa face de ses mains et pleure.  
Je vois sa poitrine monter et descendre  
dans l'air pesant et visqueux.  
J'entends son profond soupir  
qui éparpille la cendre.

Elle se tient devant moi et pleure.  
Je regarde sa riche et pesante chevelure  
couvrir le champ entier.  
Son jeune corps fatigué, je le sens  
trembler ses pleurs,



éparpiller la cendre.

Je jette les dés sur le corps d'une femme,  
elle me regarde et pleure.





## Finita la commedia

Lumière rouge. Ciel noir.  
Pièce avec 360 fenêtres et autant de portes,  
chacune représentant une scène de théâtre.  
Je suis au milieu de la chambre  
travesti en Faust,  
je fume et j'admire la lune.  
Derrière moi, toujours moi,  
travesti en Méphisto.  
Je fume à la fenêtre et j'admire la lune.  
À la droite de Faust et à ma gauche,  
toujours moi, travesti  
en fille de joie. Je me fais les yeux  
et de temps en temps je regarde la rue.  
À la gauche de Méphisto  
et à ma droite,



toujours moi, travesti en enfant de chœur.  
Un livre d'histoire entre les mains,  
je regarde la neige tomber.

En effet, de gros flocons de neige tombent dans la  
pièce, rien que sur la tête de l'enfant,  
et fondent sur les pages jaunies du bouquin.  
La pièce commence à tourner.  
Des troupes d'acteurs  
apparaissent aux 360 fenêtres  
et commencent à jouer *La Comédie humaine*.

Les fenêtres tournent  
de plus en plus vite.  
Les portent ferment. Les scènes se superposent.  
Les acteurs se confondent  
et entrent l'un dans l'autre.  
Le mouvement de rotation se ralentit.  
Restent un seul acteur  
et une seule scène de théâtre.

La pièce s'arrête.  
L'acteur tombe raide mort,  
la face au public.

Celui que je fus Faust  
baisse la tête,





entre dans le corps de Méphisto,  
pouffe de rire et disparaît.  
Méphisto s'incline devant la salle,  
jette sa cigarette  
et entre dans le corps de la fille de joie.  
Puis il pouffe de rire et disparaît.  
La femme pose son rouge à lèvres  
et le miroir dans son sac à main.  
Elle tire la langue au public,  
pouffe de rire et disparaît.

Seul l'enfant reste sur la scène.

L'enfant se regarde attentivement dans le miroir,  
puis se tourne vers le public et dit  
avec la voix de Faust :  
« *Finita la commedia!* »

Puis avec la voix de Méphisto :  
« *Finita la commedia!* »  
Et avec la voix de la fille de joie :  
« *Finita la commedia!* »  
Puis il tombe raide mort.

La neige redouble. De gros flocons  
recouvrent le corps de l'enfant. De gros corbeaux  
font des cercles dans l'air au-dessus du *Livre d'histoire*.





Les spectateurs quittent en silence la salle.





## La ronde de nuit

J'ai vu les bouches d'égouts  
crachant des rats rouges  
sous le plus calme  
clair de lune  
le gardien du coin  
faisait sa ronde de nuit  
tandis que des femmes  
aux cheveux tout bleus  
se penchaient dans la rue  
tout étroite  
l'archange dormait  
ivre mort au bord du trottoir  
le clairon à coté  
tardant à sonner le réveil!...



## Rue

Un vieil homme passe dans la rue  
portant sur l'épaule un châssis de fenêtre  
d'où un jeune monsieur avec favoris et monocle  
jette un regard sévère aux passants

Un vieil homme passe dans la rue  
portant sur l'épaule un châssis de fenêtre  
où apparaît un costume  
avec un registre vert sous le bras

Un vieil homme passe dans la rue  
portant sur l'épaule un châssis de fenêtre  
où apparaît un enfant  
qui canarde trois passants

Un vieil homme passe dans la rue  
portant sur l'épaule un châssis de fenêtre  
où apparaît un sac de dame



et un briquet qui s'entête à ne pas prendre feu  
... Les oiseaux passent à travers la vitre  
battent des ailes et disparaissent sans trace  
Les gens montrent leurs visages à la fenêtre  
et restent sans visage  
ils agitent leurs mains  
et restent sans mains.

Un vieil homme passe dans la rue  
portant sur l'épaule un châssis de fenêtre.  
Une main de bois en surgit et le fait monter dans le train.





## Enfant

Par un trou pratiqué à dessein dans un mur haut de quatre mètres et peint en jaune on voyait l'Enfer. Mais nous, parce que très vieux, nous ne pouvions pas regarder : nous devions nous contenter de quelques photos anciennes qu'un tout petit enfant montrait de loin.



## La guillotine

Un homme encore jeune  
se tient devant une fenêtre ouverte  
et écrit dans un gros registre vert.  
Le jeune homme  
porte tricorne et livrée.  
Devant sa fenêtre  
se trouve un abattoir d'agneaux.  
Au centre de l'abattoir – une guillotine.  
Au-delà de la guillotine,  
un champ vert.  
Parfois un agneau se dresse sur ses pattes,  
bêlé en silence  
puis on lui coupe le cou  
dans le vaste champ vert.  
Le jeune homme porte



monocle, tricorne et livrée.

Ses yeux sont bleus,

ses mains, fines.

Au-dessus de lui pend

une horloge faite d'un crâne de cheval.

Devant lui se trouve une vitre,

derrière la vitre

il écrit soigneusement

dans un gros registre vert.

Au-delà de la vitre se trouve l'abattoir d'agneaux,

au centre de l'abattoir – une guillotine.

Nous sommes en 1793,

le 21 janvier 1793,

le jour où Louis XVI fut décapité.

Le jeune homme porte

tricorne et livrée.

Au-dessus de lui, la tête de cheval

hennit 16 fois, signe qu'il est 16 heures.

Le jeune homme écrit

soigneusement dans son registre vert :

« Nous sommes en 1793.

« Le 21 janvier 1793.

« Au-dessus de moi la tête de cheval

« hennit 16 fois,





« signe qu'il est 16 heures,  
« l'instant où Louis XVI est décapité. »

Le couperet tombe sur le cou.  
Les yeux s'écarquillent,  
la tête roule dans le panier,  
la bouche baille.  
La foule applaudit.  
Le corps s'arc-boute,  
le sang jaillit du cou élaboussant la vitre.  
Derrière la vitre, le jeune homme  
note soigneusement :

« Le couperet tombe sur le cou,  
« la tête roule dans le panier,  
« les yeux s'écarquillent,  
« la bouche baille.  
« La foule applaudit.  
« Le corps s'arc-boute,  
« le sang jaillit du cou élaboussant la vitre. »

L'homme note soigneusement,  
et il doit bien le faire,  
car chaque erreur,  
on peut l'en rendre responsable.  
Car chaque erreur lui coûte cher.  
L'homme écrit,





puis il essuie ses mains  
et ferme le registre.  
Devant lui il y a un abattoir d'agneaux,  
derrière lui – un champ vert.  
Tombe le soir sur l'abattoir,  
il pleut sur le champ.  
L'homme quitte la table  
et ferme la fenêtre.

Sur le vaste champ vert on entend le bruit de la pluie.





## Le crépuscule des villes

De grandes vierges aux seins bleus  
et aux cernes verts, je les ai vues  
jeter leurs petits  
dans la fontaine du crépuscule.  
Dans les rues de la ville  
de grosses voitures aux pattes d'oie passaient  
laissant des traces orange  
sur l'asphalte blanc comme neige

Et partout soufflait un vent rouge  
faisant rouler dans les rues  
les faces des passants découpées dans les journaux  
tandis que dans le ciel  
passaient des avions aux ailes  
d'anges, en flammes,  
dispersant la foule silencieuse



qui faisait sa promenade du soir  
sur la place de la ville. . .

C'était un mercredi ou un lundi  
et le monde avait l'air calme. . .





## Cain

Il neige ou peut-être il pleut  
sur un champ jonché de cadavres.  
La neige est noire et humide,  
la pluie est noire et froide.  
Sous la neige ou peut-être sous la pluie  
passe un homme très maigre  
vêtu d'une pèlerine rouge.  
L'homme est grand et sa face est rouge.  
L'homme est blanc ou peut-être noir,  
mais sa face est rouge. Au-dessus de lui,  
des oiseaux rouges ou peut-être noirs  
font des cercles dans l'air et crient.  
Il neige ou peut-être il pleut  
sur un champ jonché de cadavres.  
– Cain, ô Cain,



que fait-il, ton frère Abel?

– Mon frère

immole un agneau rouge,

en regardant le champ jonché de cadavres.

Il pleut sur le champ ou peut-être il neige.

La neige est noire et humide

et la pluie est noire et froide.

Là-haut, sur son nuage,

le Seigneur veille en silence.

– Caïn, ô Caïn,

pourquoi as-tu égorgé ton frère Abel,

ô Caïn?

– Tais-toi et écoute,

mon frère Abel immole un agneau rouge

en regardant le champ jonché de cadavres.

Au-dessus du champ le Seigneur

veille en silence.

Il neige ou peut-être il pleut

sur un champ jonché de cadavres.

La neige est noire et froide

la pluie est noire et humide.

Sous la neige ou peut-être sous la pluie

un homme s'agenouille devant un champ de cadavres.

Sa face est blanche ou noire,





mais son air est chagrin.  
Ses yeux sont bleus ou noirs,  
mais leur air est chagrin.  
Ses cheveux sont blonds ou peut-être noirs,  
mais sa face est triste.  
– Caïn, ô Caïn,  
pourquoi es-tu si noir,  
ô Caïn?  
– Tais-toi et regardes,  
mon frère Abel immole un agneau rouge  
sur le champ jonché de cadavres.  
Sur le champ il neige ou peut-être il pleut.  
La neige est noire et humide  
et la pluie est noire et froide,  
au-dessus du champ le Seigneur veille en silence.  
Il pleut ou peut-être il neige  
sur un champ jonché de cadavres. . .





## Le poème des larmes

La larme que tu écrases sous le pied  
et celle que tu brûles avec un fer rouge.  
La larme qui brûle dans tes yeux  
et celle qui court sur les eaux.

La larme devant laquelle tu t'agenouilles,  
tête nue et le visage en larmes.  
. . . Tu dis : Il n'est pas de larme sans œil  
et néanmoins tout l'invisible pleure. . .



## Abel

Un homme coupé en deux passe  
dans une rue délibérément froide.

L'homme est grand et il porte  
une cape blanche à capuchon.

Son visage est tiré.

Un homme coupé en deux passe  
dans une rue délibérément froide,  
à sept heures et quart de l'après-midi précises  
et son visage est tiré. On voit  
ses poumons, son cerveau et son cœur.

Le cœur bat,  
les poumons respirent,

le cerveau pense :

« J'ai aimé mon frère comme moi-même,

« et lui m'a tué,



« j'ai aimé mon frère comme moi-même,  
« et à présent me voilà égorgé  
« par mon frère. . . »

Un homme coupé en deux passe  
dans une rue délibérément froide.  
– Où vas-tu, Abel, où vas-tu?  
La première moitié marche un pas en avant,  
la seconde un pas en arrière.

L'homme porte une tête d'agneau rouge  
dans une main  
et une épée dans l'autre.

– Où vas-tu, mon bon Abel,  
où vas-tu?  
– Je cherche mon frère Caïn  
pour lui donner la tête d'agneau rouge  
et l'épée noire.

Un homme coupé en deux passe  
à sept heures et quart de l'après-midi précises.  
Sa première face est tirée,  
la seconde l'est aussi.

Dans une main il porte une tête d'agneau rouge  
et dans l'autre une épée.  
La tête d'agneau ouvre les yeux et bêle,





l'épée dégoutte de sang.

– Où vas-tu, mon bon Abel,  
où vas-tu?

– Je cherche mon frère Caïn  
pour lui donner la tête d'agneau rouge  
et l'épée noire.

Un homme coupé en deux passe  
et au-dessus de lui doucement tombe la nuit...





## Les eaux de l'âme

Quelqu'un plante des clous dans l'eau comme dans les  
plantes de ses pieds.

Quelqu'un retourne l'eau comme sa propre âme.

Quelqu'un attache l'eau aux berges et sans mot dire  
part en aval.

Quelqu'un pend l'eau aux murs et s'étend sur le lit.

Quelqu'un gît sous quinze brasses d'eau et tremble  
de froid.



## Médailлон (xy)

Un homme rouge et une femme bleue ont passé  
le soir dans la ville, bras dessus, bras dessous,  
chacun portant sa propre tête sur les épaules.  
Dans la tête de l'homme rouge  
battait un cœur bleu,  
dans le cœur de la femme bleue  
fonctionnait un cerveau rouge.

Au-dessus de l'homme rouge  
s'allumaient et s'éteignaient  
des réclames bleus et rouges.  
Au-dessus de la femme bleue  
s'allumaient et s'éteignaient  
des réclames rouges et bleues.

Un homme rouge et une femme bleue ont passé  
le soir dans la ville, bras dessus, bras dessous,  
et chacun portait sa propre tête sur les épaules.



## Arlequins au bord du champ

(tableau sans cadre)

Trois anges décapités  
se tiennent au bout d'un paysage jaune.  
Le soir tombe sur eux.

Le premier est vert comme l'herbe,  
le deuxième est rouge comme le feu,  
le troisième est blême comme la lune.

Leurs têtes sont tombées par terre  
et à présent l'herbe pousse autour d'elles.

Le premier tient à la main un clairon,  
mais il n'a pas de bouche pour souffler.

Le deuxième tient une épée,  
mais il n'a plus la force de la lever.

Le troisième a dans la main



une sphère de feu et l'herbe pousse dedans.

Des couples d'amoureux  
ont fait un cercle autour d'eux  
et dansent dans l'herbe.

Trois anges décapités gisent  
au bout d'un paysage jaune.

Le premier est vert comme l'herbe,  
le deuxième est rouge comme le feu,  
le troisième est blême comme la lune.  
Leurs têtes sont tombées par terre  
et l'herbe pousse maintenant autour d'elles...





## Paysage avec mains et ailes

Derrière chaque homme  
veille un ange. L'ange  
de derrière moi est tombé –  
à qui sont pourtant ces mains  
ces mains fines comme des ailes  
qui nostalgiquement  
couvrent mes yeux?



## Arlequins au bord du champ

### (étude)

Ils marchaient et la marche coulait de leurs corps comme des larmes. Les plantes de leurs pieds – si l'on peut appeler ainsi ce que je voyais – s'égouttaient sur le sol sablonneux, pour être aussitôt bues par cette terre aride que la pluie avait oubliée depuis quelques siècles.

Ils marchaient. Je les voyais comme à travers une vitre d'eau. Grands et pâles, ils défilaient muets en file indienne le long de ce paysage nu que le mouvement avait déserté. Ils marchaient et les pas en coulaient comme des larmes.



## Paysage avec un mur tout blanc

Sur un mur tout blanc il dessina  
l'image de sa propre absence.

Ainsi : au lieu des yeux :  
un trou noir dans le mur.

Au lieu de la tête : un trou noir  
au centre du mur.

Au lieu des mains : un trou noir dans le mur.

Au lieu du tronc, au lieu des pieds :  
un trou noir dans le mur.

Puis il s'y effondra, en sanglotant.



## Paysage avec un enfant tout petit et un homme grand

Un enfant tout petit fouette l'eau  
jusqu'à ce que le sang jaillisse par ses yeux.  
Que c'est beau ! Que c'est beau !  
crie l'enfant en moi et se tord de rire.

Un enfant tout petit cravache l'air  
jusqu'à ce qu'un flot de sang jaillisse par ses yeux.  
Quelle splendeur ! Quelle splendeur !  
crie l'enfant en moi  
et se tord de rire.

Un enfant tout petit crache le feu  
jusqu'à ce que sa bouche devienne cendre.  
Quelle splendeur ! Quelle splendeur !  
crie l'enfant en moi et se tord de rire.



Cependant l'aveugle passe et nous montre du doigt.  
Le sourd passe et nous montre du doigt.  
Un ange passe et cligne de l'oeil.

Derrière eux, l'air se fait blême.  
L'eau se fait blême  
et le ciel se fait comme le plomb fondu.  
Quelle splendeur ! Quelle splendeur !  
crie l'enfant en moi  
et se tord de rire.





## L'angélus du matin

Comme nous errions depuis quelque temps dans ce brouillard, nous trouvâmes une église immense, bâtie jadis pour les chevaux. Nous la contour-nâmes plusieurs fois, puis, avec des exhortations mutuelles, y sommes pénétrés l'un après l'autre. En effet, il y avait une foule de chevaux qui nous considérèrent d'un regard interrogateur. Nous aperçûmes ensuite, à travers le brouillard qui ne cessait d'affluer de dehors, plusieurs têtes de bœuf, quelques vaches, quelques ânes, un corbeau albinos à côté d'une dame verdâtre (plutôt sommairement vêtue), ainsi qu'un groin pointu et pervers, deux crêtes tombant sur les yeux, des ergots, une queue rousse, un tambour et, enfin,

dans un coin du naos, un char d'assaut rouillé, vieux d'un siècle, et que l'un d'entre nous se mit tout de suite à démonter.



## Immanuel Kant

La vierge noire s'est mise au piano. Son crâne est rasé jusqu'au sang. Elle ne joue pas. Quelqu'un a légèrement limé ses dents. Maintenant elle ouvre ses paupières et s'admire dans un petit miroir concave. Elle cligne de l'œil.

Derrière elle, je joue de la trompette. Quelqu'un a rasé mon crâne jusqu'au sang. Mes paupières ont glissé sur mes yeux apathiques. Maintenant je ressemble un peu à Immanuel Kant.



## De temps en temps

Celui dont je suis l'ombre se tient dans mon ombre.  
Il me regarde dans les yeux et hoche  
doucement la tête. Le sang a fui son visage,  
il est livide tel un mort,  
à peine garde-t-il les paupières entrouvertes.

De temps en temps il hoche la tête.

Celui dont je suis l'ombre se tient derrière moi  
adossé à mon corps. Son ombre a fui son corps  
et tout son corps s'est noirci ;  
le moindre coup de vent  
le ferait s'écrouler en cendres.

Il se tient derrière moi et hoche doucement la tête.

... Je suis devant une table de jeu,



sur une chaise haute. Je mêle les cartes et je fume  
une cigarette. Autour de moi il y a un champ vide.

Un coup de vent m'ébranle la tête.





## Nuit éternelle

Le pied tournait en rond, tout seul, dans la chambre. Tantôt rouge de colère, tantôt blême de froid, il s'arrêtait ou, vaguement fébrile, reprenait sa promenade d'un coin à l'autre de la pièce. À un moment donné, il jeta nerveusement son métatarse sous le lit et sortit.

Dehors, il faisait nuit, une nuit éternelle, une nuit sans fin...



## Le bain turc

À une table basse, je bois tranquillement mon thé.  
Les autres prennent

leur bain de vapeur : ces corps nus, je les vois  
passer devant moi puis disparaître au delà,  
enveloppés de nuages de vapeur et de fumée.

Aussi ne vois-je plus rien. Quelques bras  
seulement, une épaule comme détachée  
du reste du corps. Quelque profil embué,  
un torse, un sein,  
une jambe délicate de femme.

Quel corps étrange, quelle idole pourrais-je  
créer à mettre ensemble tous ces fragments !

Des pieds de femme, nus, s'éloignent sur les dalles  
froides dont montent des vagues fines de vapeur.

... Mais qu'est-ce que je cherche ici, parmi eux,



vêtu d'un complet noir de soirée, à cette  
table de jeu, où je me tiens tranquille  
et bois mon thé?





## Illumination

À observer ce véhicule en stationnement sur la route, nous avons tout à coup constaté que cette voiture, que nous avions prise pour un camion ou une moissonneuse-batteuse, n'était pas du tout une voiture mais une vache.

Et à considérer de plus près l'aspect de l'homme qui bricolait sous elle, nous avons été subitement frappés par le fait que lui non plus n'était pas un homme, mais un foret.



## Le chien de la mélancolie

Aïe, mon chien bleu  
mon chien jaune  
mon chien triste  
tu me suis toujours !

Le matin et le soir  
à minuit, à midi  
tes yeux bleus me fixant  
droit dans les yeux  
tu me suis toujours !



## Neuf variations pour orgue

*« Car, en effet, la bonne partie de toutes choses peut être exprimée en beaucoup de mots, en peu de mots et même en aucun mot, puisque nous ne pouvons en parler ni en savoir rien, et que naturellement elle transcende tout, se manifestant directement et pleinement à ceux qui dépassent les choses impures autant que les choses pures, s'élevant sur les cimes les plus saintes, en quittant la lumière divine et les sons et les mots célestes, en plongeant dans les ténèbres, où se trouve en effet celui qui est au-dessus de toutes choses. Et nous disons que cette partie-là n'est pas âme, ni raison. . . Elle n'est pas nombre ni ordre, ni grandeur ni petitesse, ni égalité ni non-égalité, ni ressemblance ni dissemblance. . . Elle n'est rien de ce qui appartient à la non-existence ou de ce qui appartient à l'être : les êtres ne la connaissent pas telle qu'elle est en soi, de même qu'elle ne connaît pas les êtres tels qu'ils sont. »*

*DENYS l'Aréopagite*



## CYRILLE

Le moine Cyrille vit à l'intérieur d'un puits et il écrit un psautier noir. Il y vit depuis Constantin. Autour de lui, l'eau s'est un peu écartée. Néanmoins dans le puits il fait humide et froid. De temps en temps, il réchauffe ses mains au feu d'une petite lampe paysanne. Sur sa table il y a une écuelle, et à sa droite une sorte d'oiseau aveugle qui picore le mil dans l'écuelle. Moi je me tiens penché sur la margelle et le suis très attentivement : tout ce qu'il écrit, je le transcris dans un autre psautier. De temps en temps, il lève son regard vers moi, et ne dit rien.

Parfois, l'eau devient un peu trouble et je ne puis voir ce qu'il écrit. Je dois alors me pencher davantage sur la margelle.

Parfois, l'eau devient pâteuse comme l'argile et se craquelle.

Parfois elle est brûlante comme une lave et crache du feu.

Puis elle refroidit peu à peu et se change en pierre ; alors j'attends. Je m'installe devant le puits et j'attends

jusqu'à ce que la pierre redevienne eau.



Des fois il commence à neiger.

De gros flocons tombent dans le puits mais ne fondent pas au contact de l'eau : ils se changent en petites pièces d'argent et de cuivre qui collent au crâne rasé du moine Cyrille.

Lui, il écrit sans rien sentir. Je le suis très attentivement ; pas un seul mot ne doit m'échapper. Tout ce qu'il écrit, je le transcris dans un autre psautier, non pas à l'encre, mais au sable.

Devant moi j'ai un sablier et je trempe ma plume dans le sable qui s'en écoule. Pour ce faire, je dois vraiment être particulièrement attentif ; le moindre coup de vent peut réduire à néant tout mon travail.

Au-dessus de moi se tient un autre, qui transcrit tout ce que j'ai transcrit. S'il m'arrive de lever le regard vers lui, il fourre son nez dans son bouquin et fait semblant d'être plongé dans la lecture.

Il nous ressemble assez bien, à Cyrille et à moi.

Souvent il se penche si dangereusement sur la margelle, que je lui crie de faire attention, pour qu'il ne s'effondre pas dans le puits. Mais lui, il rit, il s'esclaffe comme un fou.

Lui, c'est le frère Férapont.





## FÉRAPONT

Au-dessus de moi se trouve le frère Férapont. Il s'est laissé pousser une barbe d'une coudée. Il veille sur tout ce que j'écris. Il porte une sorte de blouse russe ceinte d'une corde en écorce de tilleul. Il ressemble beaucoup à Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski.

S'il m'arrive de faire une petite faute de style, il laisse tomber un caillou sur ma tête.

« Fais attention, fais attention, frère Nikita, me dit-il. Fais

« attention, tout cela pourrait te coûter cher. »

Quand je ne sais pas exactement où placer la virgule et que j'hésite entre un point et une virgule, il me corrige.

« Tout ça n'a plus d'importance, lui dis-je. Dans l'écriture moderne on a renoncé à pas mal de signes de ponctuation. »

« Toi, quand même, n'y renonce pas, n'y renonce pas. On ne sait jamais. Qui sait les temps qui nous arrivent ! Il faut être bien attentif et prévoyant. Et puis tu devrais



jeûner davantage et te concentrer sur toi-même. Moins rêvasser aux femmes. Être un vrai moine. »

« Tout ça n'a plus d'importance, je lui réponds.

« Les temps sont différents, ils ont beaucoup changé. On ne jeûne plus de nos jours. Quant aux femmes... »

« Toi, quand même, n'oublie jamais ce que je te dis. Sois très, très attentif... »

Le frère Férapont a des yeux bleus et doux.

Quoi qu'il soit triste, je ne l'ai jamais vu pleurer.

Il a une voix grave et chante toutes sortes de psaumes.

Je voudrais tremper ma plume dans la tristesse de ces regards et écrire avec... Mais il est par trop au-dessus de moi et si haut que je lèverais la main, je ne saurais toucher ses yeux.

Au-dessus du frère Férapont se trouve le frère Lazare.





## LAZARE

Au-dessus du frère Férapont se trouve le frère Lazare.

Au-dessus du frère Lazare il n'y a plus personne. Il est vraiment très seul. Il ne regarde ni dehors, ni dedans, mais voit tout. Au-dessus de lui il n'y a plus de puits.

Il est plus triste que le Christ même. Chaque jour il pourrit peu à peu et tombe dans le puits.

Le frère Férapont trempe sa plume dans ses plaies et il écrit son psautier.

Les plaies sont limpides comme des sources et ne pourrissent ni ne lui font mal. Lui n'écrit pas.

Seul sourd des plaies son sang et remplit tout le puits.

Son triste regard parvient jusqu'à moi, sa voix douce aussi; jamais il ne m'a sermonné.

Dans l'une de ses plaies se trouve aussi le puits où j'écris. De loin en loin il ouvre les yeux et regarde l'autre Lazare, celui qui vit en profondeur.

L'autre est aussi maigre que lui.



## *DANIEL*

Le frère Daniel est encore très jeune et il erre dans la campagne d'alentour. Il n'est pas encore descendu dans le puits.

Même sa moustache n'a pas encore poussé.

Ses cheveux sont couleur de chanvre et il n'a pas connu de femme.

Maintenant il ressent comme un poids sur le cœur et il erre dans la campagne. De temps en temps il sort un petit psautier et le feuillette sans rien comprendre. Un oiseau l'accompagne en permanence. C'est une sorte de faucon, sauf qu'il a une tête de lion et queue de serpent.

Il se tient sur son épaule gauche et ses yeux brillent fort.

Il sait lire et lui apprend à déchiffrer le psautier.

Quand il ouvre ses ailes, il laisse entrevoir un corps de femme. Il se nourrit de sable et boit l'eau des plaies du frère Lazare.

Il ressemble un peu à l'oiseau du frère Cyrille, sauf qu'il est plusieurs fois plus sage.



Chaque fois qu'il y a la nouvelle lune il descend dans le puits et apporte un nouveau psautier. C'est l'oiseau de la sagesse.

Maintenant le mois d'avril finit et le soir commence à tomber.





## L'AUTRE CYRILLE

Au-dessous du frère Cyrille il y a un autre frère Cyrille.  
Il vit dans un autre puits et écrit un autre psautier.  
Il écrit à l'inverse de l'autre frère Cyrille. Avec une main il écrit et avec l'autre il compte les pièces de cuivre qui tombent de la poche du premier Cyrille. Il est très maigre et ne mange qu'une fois tous les sept jours.

Un rat a rongé ses sandales et maintenant ronge la plante de son pied gauche. Mais il ne ressent aucune douleur. La plaie ne saigne même pas, c'est comme s'il était mort. Il a une barbiche grise et le nez comme un bec.

À force d'écrire ses paupières ont rougi et chaque lettre fait trembler sa main. Il est un peu plus vieux et bien plus rusé que le premier Cyrille.  
Il compte en cachette ses pièces de cuivre et s'esclaffe subtilement.  
Il s'abîme les yeux à la lueur de la lune et écrit avec son propre sang, tant il est pingre ! Son écriture est minuscule, à peine peut-on la déchiffrer.

Au-dessous de lui écrit le frère Atichine.



## ATICHINE

Le frère Atichine ne me ressemble pas, il ressemble plutôt au frère Férapont, celui qui est au-dessus de moi.

Il lit et corrige tout ce que l'autre Cyrille écrit. Il n'a pas de barbe, mais ses cheveux pendent jusque dans la cellule du second Cyrille.

Depuis qu'il écrit il n'a pas coupé ses ongles, qui maintenant sont incarnées. Dans sa cellule il a une lucarne par laquelle il observe la campagne.

Dans la campagne erre maintenant l'autre Daniel.

De temps en temps il arrache une feuille et d'un geste léger la jette par la fenêtre, puis attend que l'autre Daniel la trouve sur son passage. Mais celui-là est trop absorbé dans ses pensées pour voir quoi que ce soit autour de lui.

Seul son oiseau lit les feuilles en cachette, puis les mâche et les avale sur place, pour que Daniel n'en sache rien.

Le frère Atichine n'est pas avare, en revanche il rêve beaucoup de femmes. Souvent sa plume s'égaré et dessine sur la feuille



des cuisses et des seins de femme.

Dans sa main droite il tient une petite loupe,  
au-dessous de lui écrit l'autre frère Férapont.





## L'AUTRE FÉRAPONT

L'autre Férapont ressemble moitié à moi, moitié au premier frère Férapont. Son œil droit est identique à mon œil droit. L'autre est bleu et ressemble à celui de Férapont.

Il se tient tête baissée et semble méditer profondément.

Il est bien plus sombre que le premier frère Férapont.

Au dos il a une paire d'ailes et une croix qui lui pèse lourdement. Il porte la barbe et ressemble à une araignée. Il transcrit tout ce qu'écrit Atichine. Son visage est sombre et je ne l'ai

jamais vu sourire.

C'est un vrai grammairien.

Chaque phrase, il la pèse longuement, la tourne et retourne, griffonne plusieurs versions avant de l'écrire lisiblement dans le psautier. Son écriture est très soignée.

Il transcrit à l'or le psautier.

Après avoir écrit une page, il l'allume sur la lampe, et la cendre, il en saupoudre le corps de Lazare. Les plaies de l'autre Lazare.



## L'AUTRE LAZARE

Au-dessous de l'autre Férapont se trouve l'autre Lazare.

Au-dessous de l'autre Lazare il n'y a plus personne. La cendre tombe sur ses plaies et recouvre son corps. Il n'écrit pas de psautier. Il est trop faible pour écrire quoi que ce soit.

Il n'a même pas assez de force pour garder les yeux ouverts.

De temps en temps il jette un regard à l'autre Lazare, puis il ferme ses paupières fatiguées et tourne son visage ailleurs.

La cendre recouvre ses plaies.

Chacune de ses plaies est comme un puits.

Dans l'une de ses plaies

je vis et je continue à écrire mon psautier.

Il n'a que la peau et les os.

Il est plus pâle que le Christ même. À peine remue-t-il ses lèvres livides et murmure :

« De l'eau, de l'eau... un peu d'eau... » C'est tout.



L'autre Férapont brûle tranquillement son psautier et au lieu d'eau il lui saupoudre les plaies de cendre. J'y trempe ma plume et continue mon psautier.

Tout cela, le frère Daniel n'en sait rien.

Il vient justement d'apprendre à lire. Il passe, un petit psautier à la main et en épelle les lettres.

C'est la fin du mois d'avril et bientôt il fera nuit.

L'oiseau s'est envolé de son épaule.

Daniel continuera mon psautier.





## LA DESCENTE DE DANIEL

Avril finissait et mars commençait.

Daniel s'approcha du puits. Il regarda à l'intérieur et recula de quelques pas. C'était une nuit de vendredi vers lundi. Il ferma les yeux et se pencha sur la margelle :

même les yeux fermés il ne put ne pas voir

le visage de l'autre Daniel.

Lundi, il resta toute la journée à pleurer

penché sur l'autre Daniel.

Son corps devint verdâtre, sa peau se recouvrit d'écailles pareilles à celles du serpent. Des plumes poussèrent sur ses mains, mais pas des ailes. Il resta toute la journée à pleurer.

Au-dessous de lui pleurait l'autre Daniel.

Il s'arrachait les écailles et les plumes, déchirait son auréole et pleurait, se penchant de plus en plus sur Daniel.

Du puits, Cyrille les regardait, vaguement triste. Il trempait sa plume dans leurs larmes et continuait tranquillement son psautier. De temps en temps, il réchauffait ses mains à la lampe



et continuait son travail.

Son oiseau aveugle continuait à picorer le mil dans l'écuelle. L'oiseau de Daniel s'était depuis longtemps envolé.

C'était un samedi noir, sans fin.





## Pérégrination

Où t'en vas-tu, mon âme,  
avec cette valise d'eau?  
J'y ai enfermé océans et mers  
je l'emporte avec moi dans la lune.

Où t'en vas-tu, mon âme,  
avec cette valise d'eau?  
J'y ai entassé les vagues  
les arbres les oiseaux et l'herbe  
j'y ai plié les nuages et le vent  
Je l'emporte avec moi dans la lune.

(... Là il n'y a ni océans ni mers  
ni nuages se mirant dans les abysses  
ni herbe ni vent ni chant d'oiseau.  
Je les emporte avec moi dans la lune.)



Où t'en vas-tu, mon âme,  
avec cette valise d'eau?  
J'y ai enfermé cette Rivière de sommeil  
j'y ai enfermé la nuit et le noir  
Je les emporte avec moi dans la lune. . .





## Lied (I)

*Nos mains se mêlent dans le brouillard :*

quelles sont les miennes,  
quelles sont les tiennes?

Elles sont toutes miennes,  
elles sont toutes tiennes,

elles sont toutes tiennes...

Nos mains se mêlent dans le brouillard.

Au crépuscule, la fenêtre  
tremble de froid.

Au crépuscule la porte baille entre les fenêtres :

elles sont toutes miennes,  
elles sont toutes tiennes,

elles sont toutes tiennes...



## Lied (V)

Il faisait un seul et même rêve : un lit blanc  
entouré de lys noirs avec au milieu  
un corps tout blanc, ailé, de femme.  
Toujours un lit blanc rempli de lys noirs  
avec au milieu un corps nu  
de femme, et dont le cou poussait  
encore et encore : et dont il embrassait –  
tombé à genoux – encore et encore, le cou.



## Ombre d'or la mélancolie

à *Cristina*

Tes yeux sont de fumée  
et tes lèvres et tes dents et ta voix  
sont de fumée.

Tes seins sont de fumée  
et tes cuisses et tes bras  
qui m'enlacent maintenant  
sont de fumée.

Tes épaules sont de fumée  
tes cheveux de fumée sont comme l'or  
et toute ta chair et tout ton amour  
sont de fumée.

Car c'est de ma chair et pour moi



que tu es faite  
pour que je t'aime  
toi seule  
rien que toi.

Et comme la fumée tu m'enveloppes  
et comme la fumée tu me contristes  
et me consumes avec tes cuisses d'or  
avec tes bras d'argent  
avec tes yeux  
plus tristes que l'encens.





## Poème en ô

Maintenant que mon sang s'est changé en eau  
viens t'y baigner le soir  
sous la clarté des astres purs mes paupières  
resteront fermées à jamais

comme deux nymphéas calmes et pâles  
sur les si noires les si noires eaux. Ô!



## Portrait

Il fait nuit et ton cœur s'élève  
au-dessus de tous les cœurs. Dans le noir,  
dans le sommeil, ton auréole brille. Seule  
ta tête s'incline et tes lèvres  
se crispent intérieurement. Un peu.



## La vision de Cyrille : l'Homme

Tristement l'homme entre  
par une porte et son ombre  
par une autre porte : derrière eux  
les deux portes se ferment.

Qui es-tu? je demande  
à celui qui est devant moi,  
mais il ne répond pas.  
Mais il ne répond pas. . .

. . . Et toi, qui es-tu? je demande  
à celui qui est derrière moi,  
mais il ne répond pas,  
ne répond pas.

. . . Ô brin de riz, ô brin de riz  
*fleuri trop tard sur le champ sauvage!*



## À celui qui vient

Pour pouvoir vivre ici-bas  
il faut avoir un cœur de pierre  
et même, parfois, cette pierre  
mieux vaut en manquer.

Si dans la nuit tu vois  
une fenêtre éclairée – brise-là !  
et brise non seulement  
la fenêtre, mais fais voler en éclats  
tout ce qu'il y a derrière elle.



## Paysage avec chandelles allumées dans le vent

Comme les nuages noirs s'appuient sur le ciel,  
de même s'appuie  
mon âme  
sur ton ombre, Seigneur !

Aux pieds de l'homme  
on a semé  
des larmes de blé,  
des larmes d'orge  
et des larmes de seigle.

Les jambes des passants  
marchent parmi les hauts épis :  
chandelles d'argile  
que le couchant fait frémir !



## La rue

Les gens haussent les épaules :  
le vent fait de même,  
l'herbe fait de même.

Ils se glissent à coté  
des voitures parkées dans la rue.  
Ils longent les réclames éteintes  
et regardent les mannequins  
renversés dans les vitrines.  
Ils s'arrêtent au feu rouge  
et haussent les épaules.

Derrière eux, les passants  
haussent eux-aussi les épaules.



## Paysage nocturne

La main oubliée dans les yeux du Poète  
peint un paysage avec champ de blé et coquelicots.  
Des lys noirs comme des bougies allumées  
fument au milieu du champ : Tais-toi, mon âme, tais-toi !

... Un ange aux lunettes noires  
arrêtera sa limousine dans le champ de blé.  
Les mannequins quitteront La Ville  
et viendront le soir se baigner dans la rivière.

Leurs épaules dénudées, leurs pieds bleus  
courront à travers prés bleus et montagnes...  
Les poissons flotteront dans les rues,  
se débattront aux portes...

... Une bougie d'or au-dessus de la Ville.  
Je suis couché au milieu du champ de blé



un livre ouvert sur ma poitrine.  
Chaque épi est une chandelle allumée par le vent.  
Je regarde en silence mes mains  
et me demande : J'ai été? Suis-je encore?





## Sommeil

Nuitamment l'ange des fenêtres  
glisse au-dessus de la ville  
avec mille âmes accrochées à ses ailes  
l'or hurle l'airain mugit :

Je n'ai pas connu les rues de cette ville  
pas connu le danger  
pas connu la désolation

La rivière sous le pont telle un bras caché  
dans la manche : les dés de la chance  
le temps mort glisse sur les yeux  
le temps mort glisse sur les pierres

Les sabots des chevaux au galop  
l'automne se dépouille de son or  
les arbres se dépouillent de leurs cloches



Les ailes des chevaux ouvrent des portes  
entrent dans les âmes des pas-encore-nés :  
je n'ai pas connu les rues de cette ville  
pas connu le danger d'être  
pas connu l'amour  
pas connu la désolation  
pas connu la mort





## Fin de siècle

Le brin d'herbe de l'Orient  
se dressera contre le brin d'herbe de l'Occident  
et celui du Midi  
conduira ses armées  
contre celui du Septentrion.

Et entre un brin d'herbe et l'autre  
vous verrez une haute grille en fer.  
(Derrière elle d'autres brins d'herbe  
monteront la garde.)

De grands oiseaux croasseront au couchant  
au-dessus des immenses tours  
en béton et en verre,  
dans leurs becs et leurs serres portant  
des flammes et des pissenlits,  
et des rameaux fleuris d'osier !



## Loi

Tant qu'un seul  
grain de sable  
s'opposera  
au Désert

tant qu'une seule  
goutte d'eau  
s'opposera à la Mer  
les Fils de Satan  
seront maîtres du monde.



## L'Ange

L'Ange fume un long cigare devant la fenêtre  
qu'il tient ouverte sur sa poitrine  
N'importe qui le peut voir ici à minuit,  
penché sur la table basse, concentré  
sur les cartes de jeu.

Un jeune homme viendra d'Orient  
les yeux bien verts, de bleu vêtu.  
Toutes les femmes brunes de la Ville s'accrocheront  
à ses cheveux,  
comme des petites pièces de cuivre.

Un homme grand, d'un certain âge,  
viendra du Nord,  
les yeux tristes, cernés par l'alcool,  
vêtu d'une cape grise.



Toutes les femmes aux yeux verts  
de cette Ville s'accrocheront à son cou,  
comme des petites pièces d'or.

Le jeune homme et le vieux  
viendront devant l'Ange.  
Le jeune en tenue de cavalier ;  
l'autre en bure monacale.

Ils joueront aux dés toute une semaine ;  
tout un mois, jour et nuit, ils joueront aux cartes.  
L'Ange frotte ses mains devant la fenêtre  
que le froid a couverte de buée.

La fumée de cigare persistera longtemps dans la pièce,  
cendres, mégots et bouteilles vides, par terre.  
Ils perdront leurs pièces d'or et de cuivre.  
Lui – l'auréole de pailles  
qu'il a perdue depuis longtemps déjà.





## Au-dessus des choses, le néant

Vous ne verrez pas ma face, car elle  
est par trop en face de vous.

Le bien et le mal, la partie et le tout,  
la lumière et le noir  
et ce chemin infini  
qui finit en toutes choses.

Vous ne verrez pas ma face  
ni ne sentirez mon ombre,  
car mon ombre est toujours dans votre ombre :  
le bien et le mal, la partie et le tout,  
la lumière et le noir  
et ce chemin infini

qui finit en toutes choses...



# Table

Le néant . . . . .	5
Blanc . . . . .	7
Le rêveur . . . . .	8
Le visage . . . . .	10
Champ de cendre . . . . .	11
Finita la commedia . . . . .	13
La ronde de nuit . . . . .	17
Rue . . . . .	18
Enfant . . . . .	20
La guillotine . . . . .	21
Le crépuscule des villes . . . . .	25
Caïn . . . . .	27
Le poème des larmes . . . . .	30
Abel . . . . .	31
Les eaux de l'âme . . . . .	34
Médailon (xy) . . . . .	35
Arlequins au bord du champ . . . . .	36
Paysage avec mains et ailes . . . . .	38



Arlequins au bord du champ . . . . .	39
Paysage avec un mur tout blanc . . . . .	40
Paysage avec un enfant tout petit et un homme grand . . . . .	41
L'angélus du matin . . . . .	43
Immanuel Kant . . . . .	44
De temps en temps . . . . .	45
Nuit éternelle . . . . .	47
Le bain turc . . . . .	48
Illumination . . . . .	50
Le chien de la mélancolie . . . . .	51
Neuf variations pour orgue . . . . .	52
CYRILLE . . . . .	53
FÉRAPONT . . . . .	55
LAZARE . . . . .	57
DANIEL . . . . .	58
L'AUTRE CYRILLE . . . . .	60
ATICHINE . . . . .	61
L'AUTRE FÉRAPONT . . . . .	63
L'AUTRE LAZARE . . . . .	64
LA DESCENTE DE DANIEL . . . . .	66
Pérégrination . . . . .	68
Lied (I) . . . . .	70
Lied (V) . . . . .	71
Ombre d'or la mélancolie . . . . .	72
Poème en ô . . . . .	74
Portrait . . . . .	75
La vision de Cyrille : l'Homme . . . . .	76
À celui qui vient . . . . .	77
Paysage avec chandelles allumées dans le vent . . . . .	78



La rue . . . . .	79
Paysage nocturne . . . . .	80
Sommeil . . . . .	82
Fin de siècle . . . . .	84
Loi . . . . .	85
L'Ange . . . . .	86
Au-dessus des choses, le néant . . . . .	88

